

Le groupe « Quartier Durable » : un travail à plusieurs voi(es)x

Arnaud Bilande (Periferia), Cynthia Dal (USL-B) et Christine Schaut (USL-B et ULB) pour le groupe de travail « Quartier durable »

Le groupe « quartier durable » naît en février 2013 d'une rencontre entre des acteurs intéressés par le projet du quartier Tivoli situé au nord-ouest de la Région de Bruxelles-Capitale, un projet de quartier durable se voulant « exemplaire » et incluant quelque 400 logements et une pépinière d'entreprises vertes. A son origine il y a un groupe de chercheuses de l'Université Saint-Louis à Bruxelles, en sociologie et en science politique, qui souhaitent saisir l'occasion d'étudier ce premier projet de quartier durable à Bruxelles, poursuivant l'ambition d'y analyser in vivo les mutations urbaines et les transformations de l'action publique à l'œuvre. Il s'agit aussi pour ces chercheuses, dont certaines ont déjà travaillé sur la participation, d'appréhender de manière critique les effets de son intégration et de son institutionnalisation dans le référentiel de la durabilité (Damay et Delmotte, 2010 ; Schaut, 2003). Cet intérêt s'est traduit par une recherche portant à la fois sur l'analyse de la mise à l'épreuve concrète de la dimension sociale du développement durable, sur les possibles transformations de l'action publique que le projet de quartier durable produit et sur les registres esthétiques qui s'y déploient. C'est en cours de recherche que des liens se (re)tissent avec l'association Periferia, impliquée pour sa part dans différents projets de rénovation urbaine en tant qu'animatrice de démarches participatives, développant des projets citoyens en tant qu'acteur d'éducation permanente et chargée par Citydev, maître d'œuvre du projet Tivoli sous l'autorité de la Ministre écologiste Evelyne Huytebroeck, d'impulser la participation. De leur rencontre, progressivement naît l'idée d'un groupe de travail sur le développement urbain durable ouvert à d'autres chercheurs et à d'autres associations urbaines. En un peu plus de deux ans d'existence, plus d'une dizaine de rencontres ont lieu, principalement sous forme de séminaires où, tantôt les membres du groupe, tantôt des invités extérieurs, chercheurs, urbanistes, acteurs institutionnels, présentent leurs expertises, sur la participation à Tivoli observée par des chercheuses du groupe, l'appropriation de l'architecture durable, l'habitat alternatif et les architectures « durables ». Des moments réflexifs sont aussi imaginés durant lesquels sont mis en débat les savoirs acquis, leur pertinence et leur effectivité tant pour le groupe en tant qu'acteur collectif que pour ses membres dans leurs champs professionnels respectifs. Une visite d'un autre projet de quartier durable, à Roubaix, est organisée. La tenue de deux journées d'études consacrées au « cas Tivoli », dont une demi-journée de visite de terrain, la communication au colloque du GIS en janvier 2015 en constituent également des moments forts. L'ensemble de ces activités peuvent être considérées comme des réussites collaboratives. Elles sont menées hors de tout cadre contractuel. La recherche entamée par les chercheuses de l'Université Saint-Louis a été réalisée sur des fonds universitaires propres. Quant à Periferia s'il était, et est toujours, sous contrat avec le maître d'œuvre du projet Tivoli, ses activités au sein du groupe n'y sont pas liées. Rien ne conditionne donc les membres du groupe à en faire partie si ce n'est un intérêt pour la thématique traitée et une interconnaissance préalable pour nombre d'entre eux rendant les interactions faciles et confiantes.

Pourtant cet article s'intéresse à ce qui a moins bien marché, à ces moments où la collaboration a fait l'objet de frottements, où des difficultés ont surgi essentiellement autour de l'analyse par les chercheuses des moments de participation initiés par Periferia. Si l'article s'y intéresse ce n'est ni par masochisme ni par cynisme mais parce que ces frottements sont à la fois révélateurs de ce qui peut être malaisé dans la collaboration entre « acteurs » et « chercheurs » et parce que leur analyse peut permettre de mettre au jour leur condition de dépassement.

La première partie de l'article revient sur l'histoire du groupe, quant à la seconde, elle expose les retours réflexifs opérés par les membres du groupe durable à propos des frottements. Il faut encore préciser que ce qui suit emprunte volontairement le registre narratif le plus à même semble-t-il à ses auteurs à la fois de camper le décor, de le rendre palpable et d'exposer les points de vue des uns et des autres.

1. Une brève histoire du groupe : De liens (re)tissés au groupe « quartier durable » : un premier moment aux multiples indices annonciateurs ?

Ce groupe est donc né de la rencontre entre des chercheuses et une association, Periferia, animatrice de la participation dans le cadre du projet Tivoli. Parce que c'est de cette rencontre que progressivement a émergé l'idée de constituer un groupe de travail elle vaut la peine d'être rappelée.

A. « Vous et nous »

Pour certaines chercheuses, les liens préexistaient avec le fondateur de l'association rencontré quelques années auparavant au cours de réunions de la plate-forme participation, groupe informel réunissant essentiellement des associations bruxelloises soucieuses de participation. Lors d'une de ces réunions, ces dernières sont interpellées par le fondateur de Periferia alors que pour parler de la plateforme, une des chercheuses utilise le mot « vous » plutôt qu'un « nous » souhaité. L'interpellation porte sur le positionnement des chercheuses par rapport à la plate-forme. Elles sont estimées un peu trop « au bord » du projet, insuffisamment engagées. Celles-ci sont-elles des « membres de la plateforme », des membres de l'équipe au sens Goffmanien du terme, ou « seulement » des quasi-membres, des expertes voire des observatrices incognito prises sur le fait ² ? De leur côté, les chercheuses, mal à l'aise, tentent de justifier l'emploi de ce pronom personnel au nom de la spécificité de leur position dans un groupe constitué d'associations. On le verra, la complexité de cette position, à la fois fragile et ambiguë, resurgira de même que l'attitude maximaliste du fondateur de l'association.

Ce lien est réactivé autour du projet Tivoli sans qu'il ait été anticipé et formalisé lors de la construction du projet de recherche mené par l'équipe de l'Université Saint-Louis³, les chercheuses ignorant encore que Citydev choisirait Periferia comme organisateur de la participation. C'est donc en cours de recherche, après la désignation de Periferia et à son initiative que la collaboration est établie.

² C'est sur base d'une invitation par une des associations de la plate-forme que les chercheuses y participèrent.

³ La recherche, La montée de la notion de durabilité dans les politiques urbaines à Bruxelles et sa mise à l'épreuve dans le projet de quartier durable « Tivoli » à Laeken, a été menée par Laura Curado sous la direction de Florence Delmotte et de Christine Schaut. Deux stagiaires, Cynthia Dal (UCL) et François Rinschbergh (UCL) y ont également participé.

B. Quel fut le « deal » ?

Formellement il n'y en eut pas. La collaboration s'est fait en se faisant autour de la volonté partagée d'une part d'échanger des informations et des données (statistiques, comptes-rendus d'entretien, et d'observations, ressources théoriques, documents internes, informations sur des scènes invisibles comme le comité de pilotage du projet Tivoli, contacts divers...) et d'autre part de constituer un espace de réflexion et de dialogue entre l'association et des chercheuses venant du monde académique. A titre d'exemple la jeune chercheuse et la stagiaire, étudiante en sociologie, présentes toutes deux lors des moments de participation initiés par Periferia lui ont fourni les comptes-rendus de leur observation qui lui ont permis d'alimenter la rédaction de leurs propres comptes rendus diffusés à partir de leur site Web.

C. Deux comptes-rendus qui fâchent

En octobre et novembre 2012, deux notes portant sur l'observation de deux séances participatives, l'une consacrée au logement, l'autre aux projets environnant le site de Tivoli, sont remises à Periferia. Hormis un descriptif précis de leur déroulement, elles contiennent des analyses « brutes » à destination interne du groupe de chercheuses et qui se glissent dans le compte-rendu. Elles sont l'objet de tensions. Deux critiques à leur propos sont exprimées par Periferia en réunion avec les chercheuses : 1) l'association se sent observée voire épiée, l'observation se focalisant davantage sur les activités de l'association que sur le contenu des débats et l'intervention des citoyens présents, 2) elle estime les notes analytiques par trop critiques et peu constructives .

D. A que cela ne tienne

Peu après le lancement de la recherche et sur proposition de Periferia est discutée la possibilité de mettre sur pied un groupe de travail « quartier durable » regroupant des chercheurs et des associations. Si Periferia et les chercheuses y voient un grand intérêt, les objectifs assignés à cet espace divergent. Les secondes sont intéressées par l'idée d'un groupe de travail d'une part parce qu'il favorise l'accumulation et la démultiplication de savoirs, d'autre part parce qu'il correspond à un mode de collaboration, d'échanges et d'engagement avec le monde associatif déjà éprouvé et correspondant à un positionnement éthique assumé, axé sur l'attachement à des acteurs présents sur les terrains étudiés, associations et usagers, entités parfois peu visibles et dont le chercheur se fait un des porte-parole (Callon, 1999). De son côté Periferia souhaite que le groupe puisse se positionner normativement par rapport aux enjeux du développement durable à Bruxelles, et devienne un lieu où, par exemple, serait jugée la qualité des projets de développement durable à Bruxelles. Les chercheuses craignent de devenir des prescripteurs du « bon » développement durable et insistent pour faire du groupe un espace de réflexion et d'échanges. C'est cette position qui sera retenue, imprimant dès lors au groupe un tonalité plus académique.

E. La vie du groupe et de la recherche rythmée par celle du projet Tivoli

En février 2013 le groupe de travail démarre. Formellement il est lancé à l'initiative des chercheuses, Periferia préférant être en seconde ligne pour éviter la position inconfortable « d'animer tout ». Au départ, il réunit 5 associations urbaines et des chercheurs venant de 3 universités francophones, des politologues, sociologues et architectes. Si tous se disent intéressés par la démarche et sont prêts à s'y engager, une association avoue ne pas comprendre l'intérêt porté au quartier Tivoli, celui-ci faisant l'objet d'une évaluation positive et consensuelle de la part de tous les acteurs concernés, y compris au sein des associations ordinairement les plus critiques. Pour les chercheurs, l'intérêt n'est pas dans le caractère chaud et polémique du projet mais bien dans son actualité, dans les ambitions qu'il convoque en termes de durabilité, d'exemplarité, de nouvelle esthétique ou encore d'intégration urbaine. La mise en place de ce groupe coïncide avec le retrait par Citydev, le maître d'ouvrage, de l'attribution du marché du projet de logements à la société immobilière choisie en décembre 2012, à cause de recours introduit au Conseil d'Etat par l'une des équipes non désignées⁶. Lancée en mai 2012, la participation est suspendue en décembre de la même année. Cet arrêt n'est pas anodin. Après un premier temps de séminaires⁷ où le projet Tivoli en est l'objet central, le groupe s'ouvre à des sujets qui le débordent et décide de travailler à la mise sur pied de deux journées d'études en octobre 2014 « Quartier durables à Bruxelles : une nouvelle manière de faire la ville ? ». Est-ce la coupure de la ligne de temps du projet, la mise au travail du groupe autour de l'organisation de ces deux journées faisant apparaître une césure entre des membres du groupe plus volontiers spectateurs actifs qu'organisateur et les plus directement engagés, le temps qui finit par laisser des acteurs moins concernés professionnellement... Toujours est-il que le groupe se resserre quantitativement et est déséquilibré. Les acteurs du monde universitaire y sont nettement majoritaires, Periferia n'étant plus représentée que par l'un de ses membres, par ailleurs cheville ouvrière de la participation à Tivoli.

F. Les journées d'études : « il est quand même plus simple d'organiser un truc sur des sociologues morts ! »

Cette parole de désespoir lancée par deux des chercheuses une semaine avant les journées d'études, si outrancière qu'elle soit, révèle les difficultés rencontrées dans leur organisation. Après une après-midi de visite de site, la seconde journée est consacrée à la présentation des travaux du groupe à partir de quatre sessions thématiques : (1) l'action publique en mutation, (2) la participation, (3) l'architecture et le projet politique et (4) habiter le durable. Après cette brève présentation, la parole est ensuite donnée à des acteurs concernés : associations, politiques, administrations, bureaux d'architecture et comités d'habitants. Si l'organisation de cette journée d'études démarre sereinement elle se termine moins bien. Essentiellement pour deux raisons : le surgissement de la question du durable dans l'agenda du gouvernement régional bruxellois, nouvellement installé et qui veut s'inviter dans le panel d'acteurs, de gré... ou de force et la note consacrée à la participation la seule, hormis l'introduction, à être

⁶ Ce n'est qu'en juillet 2014 soit un an et demi plus tard que le marché sera officiellement attribué à l'entreprise ayant introduit le recours.

⁷ Les réunions auront toujours lieu à l'Université Saint-Louis, à l'exception d'une visite de terrain à Roubaix.

écrite en « duo chercheur/acteur ». A ce moment, les frottements, déjà présents lors la scène précédente, s'attisent à nouveau. Periferia estime la note trop centrée sur Tivoli, elle ne questionne pas assez le développement urbain en Région de Bruxelles-Capitale. La première note rédigée par un de ses membres reprend d'ailleurs des éléments du rapport d'une des chercheuses consacrés à l'histoire du référentiel de durabilité. Elle est amendée en réunion du groupe de travail suite aux remarques des chercheuses qui la trouve trop généraliste et scientifiquement quelque peu convenue. Elle est alors réécrite par l'une d'entre elles. Les références trop générales à la participation et à la durabilité sont supprimées du texte au profit de l'analyse ethnographique de la participation. Cette réécriture à laquelle s'ajoutent des enseignements plus locaux relatifs à la participation dans le cadre du projet Tivoli est perçue par Periferia comme trop critique, ne pointant que les dysfonctionnements et pas les éléments positifs et encourageants permettant un débat constructif, y compris avec le commanditaire. Le vocabulaire y est jugé trop sociologique et réservé aux initiés. Des points de désaccord sur le contenu de la note sont également pointés par Periferia en particulier quand il est question de la difficulté de mener à bien un projet de participation au vu de l'absence d'un « noyau dur » d'habitants et de la difficulté à fidéliser un public. Le désaccord de Periferia est repris dans la note finale. Le point notant que malgré l'insistance de l'association le commanditaire a refusé d'associer les habitants au choix des projets architecturaux est enlevé comme le sont la notion d'expert/profane ainsi que le terme « professionnels de la participation », jugés tous les deux péjoratifs. In fine, dans son introduction de la note le texte précise qu'il mêle les deux points de vue, ceux de l'observateur et de l'acteur, points de vue qu'il s'agit « de faire rentrer en résonance (et parfois en conflit) »⁸.

G. Le colloque du GIS : une occasion de s'entendre sur les malentendus, les non entendus et les désaccords

La brève histoire retracée ci-dessus évoque les tensions préalables aux journées d'études Tivoli et durant celles-ci, le résumé remis dans le cadre de ce colloque en fait une des scènes de la collaboration acteurs/chercheurs décisive. Il la décrit dans les termes du malaise : « *L'analyse de cette scène se penchera sur les malaises qu'elle a engendrés : un « observé » se sachant l'être, un « observateur » sachant qu'il observe un allié-partenaire, un « observé » désireux d'une posture plus engagée de la part d'un chercheur-observateur parfois réticent à l'adopter. En mettant en exergue cette scène, il s'agit d'interroger les effets de la proximité du chercheur avec d'autres acteurs qui, a priori, poursuivent d'autres objectifs, les alliances mais aussi les malentendus qu'elle crée (Fassin, Bensa, 2008). Plus spécifiquement, il s'agira de questionner à la fois les effets des rapprochements des chercheurs et des acteurs associatifs sur la posture critique des premiers à l'égard de la participation quand celle-ci est mise en œuvre par les seconds et sur l'engagement des uns et des autres* ». Malgré ce résumé écrit en juin, il faut attendre le travail de la note relative au colloque du GIS pour que des mots soient prononcés à leurs propos. Ce qui suit parle d'eux.

⁸ Phrase reprise de la note de présentation.

2. La participation : une scène difficile de la collaboration

Lors des réunions préparatoires au colloque du GIS, il s'est agi moins de se demander où ça avait bien pu coïncider, de cela tout le monde était conscient, mais pourquoi ça avait coïncidé.

A. Un contexte institutionnel pesant et une participation à la fois ambitieuse et sous contraintes

Avant d'analyser la collaboration acteurs/chercheurs, il importe de la replacer dans son contexte à savoir celle d'un dispositif participatif que certains, les chercheuses, étudient et que d'autres, Periferia, organisent et animent tant il paraît a posteriori qu'il a lui aussi participé intimement à la construction et au déroulement des modalités mêmes de la collaboration.

Dans le cadre du projet Tivoli, la volonté politique du gouvernement de la Région de Bruxelles-Capitale est très ambitieuse : il s'agit ni plus ni moins d'instaurer une « gouvernance durable exemplaire » en favorisant la participation des « riverains et des futurs habitants », ces derniers étant par ailleurs tout à fait potentiels puisque le projet de logement intégré dans un quartier populaire et dense est bien loin d'avoir vu le jour et encore moins d'abriter des habitants⁹. Il s'agit donc d'un discours particulièrement exigeant sur la participation et pour son animateur plaçant les citoyens, dont, rappelons-le, une bonne partie est virtuelle au centre de la conception d'une « ville durable ». L'exploration du cahier des charges afférant à la participation permet de constater que des objectifs très larges sont assignés à la participation à savoir : « créer un quartier durable où on a envie d'habiter », favoriser l'intégration du quartier existant, du nouveau quartier et de leurs habitants tout en les « sensibilisant à la problématique du développement durable », garantir la cohésion sociale et enfin « créer un quartier exemplaire ». Ce discours est grevé d'une imprécision tant les moyens pour parvenir à cette « exemplarité » ne sont pas étayés, faisant peser sur les épaules du concepteur et animateur du dispositif participatif, Periferia, la responsabilité d'inventer les modalités pratiques de sa mission tout en étant soumis à de multiples contraintes. Parmi celles-ci on peut relever l'arrêt du projet Tivoli pour des raisons de recours juridique. Elle oblige Periferia à suspendre la dynamique participative émergente et pousse l'équipe de chercheuses à concentrer davantage son attention d'une part sur l'étude pointue des moments participatifs et, d'autre part, sur les idéologies urbaines portées par les projets durables bruxellois. Une autre contrainte pesant sur la mise en œuvre du processus est liée au fait que les projets des différents bureaux d'architectes n'ont pas été soumis à la consultation du public comme c'est le cas dans certaines expériences participatives en France, mettant quelque peu à mal cette volonté de faire peser sur le dispositif la responsabilité de « créer un quartier où on a envie d'habiter et où on se sent bien ». La possibilité pour les citoyens de prendre part à la conception de leur cadre de vie est cantonnée à certains aménagements, définis préalablement. D'ailleurs durant les débats participatifs Periferia n'aura de cesse de rappeler aux participants ce sur quoi l'on peut discuter, de revenir sur les règles du jeu, afin de leur éviter toute désillusion tout en tentant à la fois lors des séances de participation et en coulisse de faire bouger les lignes. L'étroitesse des marges de manœuvre et l'inventivité mise en œuvre pour les dépasser est l'objet de l'attention des chercheuses. Periferia a encore à se

⁹ Voir SDRB, 2011, *Cahier spécial des charges de la participation. Appel d'offres Tivoli Quartier Durable*, Bruxelles.

¹⁰ Alors que les chercheuses avaient prévu de se pencher attentivement sur les modalités de choix des projets retenus, sur leurs discours à propos de la ville durable et de ses habitants ainsi que sur leurs esthétiques.

confronter aux logiques d'action d'un commanditaire qui se sent forcé par le pouvoir politique alors écologiste de faire de la participation et qui, pour certains de ses responsables, tente de résister. Ceci apparaît aux chercheuses comme un injonction paradoxale : faites participer mais ne faites pas (trop) participer.

C'est dans ce cadre, entre des objectifs participatifs ambitieux et des contraintes fortes internes et externes pesant sur les acteurs en présence, que la collaboration se noue.

B. Des outils de recherche pas toujours bien perçus et négociés

i) L'observation

A côté d'entretiens et d'analyses documentaires, la recherche s'est construite autour de la méthode de l'observation directe. L'observation, déjà éprouvée lors de précédentes recherches à propos de la participation, s'impose rapidement dans la tête des chercheuses : une manière de visiter le dispositif de l'intérieur et de mieux saisir les appuis et les contraintes vécues par les acteurs concernés. Au fur et à mesure que le projet de logements Tivoli se dérobe et que d'autres objets de recherche liés à son exécution se virtualisent, les chercheuses concentrent leur attention et leur analyse sur les scènes participatives minutieusement observées. Lorsque les moments de participation démarrent, les chercheuses, connues de l'animateur et du commanditaire ainsi que de certaines associations assistant aux réunions, ne se présentent pas formellement aux participants qui constituent le public, même si c'était leur intention au départ. « Ca ne s'est pas mis ». L'observation est donc à géométrie variable : à découvert aux yeux de certains acteurs et incognito pour d'autres¹¹. Dès le départ avec Periferia, il est question de lui livrer in extenso les comptes-rendus. On l'a dit déjà, deux d'entre eux sont mal reçus par l'association, jugés trop critiques. Avec le recul, Periferia estime ne pas avoir été assez informée par les chercheuses de l'usage de la méthode : « On ne savait pas que faisiez de l'ethnographie¹², on ne s'y retrouvait pas », « elle n'avait pas été annoncée avec cette ampleur ». Par ailleurs si Periferia s'est attendue à en recevoir des comptes-rendus descriptifs et factuels elle ne compte pas sur leur analyse jugée encore trop peu contextualisante, incapable, parce que trop locale, d'appréhender les enjeux macro-politiques et trop dérangeante pour ceux qui sont observés : « il n'est pas très agréable d'être observé et jugé... on est touché dans notre travail ». Elle est encore jugée trop extérieure et est loin de s'imposer comme une évidence. Comme le souligne l'un des membres de Periferia, les chercheuses ont sans doute sous-estimé l'impact de l'usage de l'observation, que l'association n'ignorait pas mais dont elle n'imaginait pas « l'ampleur ». Pour les chercheuses implicitement, l'observation poursuit un objectif de description mais elle mérite aussi être sociologiquement analysée. Pour la qualité de la recherche mais aussi pour produire des connaissances sociologiques sur le dispositif participatif pouvant, en retour, aider l'association à penser ses pratiques et à mieux déterminer le jeu des contraintes dans laquelle elle se trouvait. Mais si cet intéressement réciproque, de don/contre-don, ce jeu à somme non nulle, positif pour l'ensemble des alliés, paraît aller de soi pour les chercheuses, expliquant l'incompréhension à propos des contenus qui fâchent l'association, ce n'est pas le souvenir que Periferia en a : elle l'a vécu davantage sous le mode de l'intrusion, de l'évaluation et de

¹¹ Même si ce n'est pas l'objet de ce texte, on notera que l'usage de la méthode se fait souvent dans cet entre-deux.

¹² Dans ce passage il est question d'ethnographie, or il s'est bien plus agi d'observations directes que de démarche ethnographiques supposant une immersion dans le temps et la participation aux activités de la communauté observée (ceci dit cette dite communauté accueillie de plus en plus souvent des observateurs sociologues).

l'instrumentalisation. Aussi, ajoute l'un de ses membres, parce qu'il n'est pas facile, en pleine action, de pouvoir s'en détacher pour mener un travail réflexif sur le processus qui est en cours et de pouvoir identifier des éventuels dysfonctionnements et erreurs.

Ce malaise, réciproque, lié au travail d'observation interroge donc le poids des sujets dans ce type de dispositif méthodologique. Selon Periferia, celui-ci a modifié les rapports entre ses membres et les chercheuses. Alors que ces dernières lui apparaissaient jusque là comme un acteur extérieur aux jeux locaux et porteuses de références susceptibles de nourrir la réflexion, elles se transforment en observatrices, jugeantes et trop critiques. Pour leur part celles-ci se retrouvent mal dans ces qualificatifs les estimant injustes et déplacés par rapport aux analyses obtenues. Ni jugement moral ou professionnel, ni évaluation, tout au plus une mise à la disposition d'analyses mettant au jour les contraintes pesant sur la participation. Elles reconnaissent néanmoins un manque d'attention à la formalisation de la démarche et surtout une négligence à l'égard de la restitution des savoirs ainsi acquis le transfert des analyses et la discussion à leurs propos n'ayant pas été organisées. Les chercheuses, sans doute un peu échaudées par la réaction vive de Periferia, ont laissé au groupe de travail ouvert à d'autres acteurs le soin de les organiser.

ii) Le passage par les mots, source de maux et de prise de pouvoir ?

La collaboration Periferia/chercheuses s'est construite en chemin. Si les uns et les autres considèrent la fondation et le fonctionnement du groupe de travail comme des opérations sans heurts, le jugement se nuance à propos des moments d'exposition dans l'espace public des analyses faites par le groupe de travail lorsqu'elles concernent la participation animée par Periferia. Plus précisément c'est au moment du passage à l'écrit, que celui-ci soit destiné à être présenté à un public ou qu'il soit réservé à l'usage interne du groupe, que les tensions éclatent comme si l'écriture en mettant les idées en place mais aussi en les figeant et en les installant tendait les positions. Pour l'acteur de terrain, ce passage à l'écrit s'accompagne de mots et d'analyses dans lesquels il ne se retrouve pas. Ainsi Periferia juge inopportun l'usage de la notion de professionnel de la participation qui désigne, à ses yeux, l'exact opposé de ce qu'elle entend être : une association militante. « On est une association engagée, on est des militants pas des bureaux d'expertise ». Pour les chercheuses, ces termes renvoient à des catégories et des histoires sociologiques assez précises, qui leur semblent inclure pour une part le positionnement de Periferia. Les mots ne portent pas toujours la même histoire.

Pour Periferia, les chercheurs ont avec eux la force de l'écrit car c'est leur quotidien ; ils mettent des mots sur ce qu'ils voient et comprennent. Selon l'association se voir au travers des mots qui ne sont pas toujours les siens peut avoir un intérêt heuristique et réflexif important mais ils peuvent dans le même temps coïncider, faire mal et donner le sentiment d'être désapproprié de son activité et de son identité professionnelles. Les membres de l'association trouvent les articles sur la participation trop indifférents aux mots des acteurs de terrain si ce n'est comme discours à analyser a posteriori pour y dévoiler le sens. Le passage à l'écriture scientifique dénote souvent une prise de pouvoir. Pour les chercheuses qui eurent à rédiger des notes communes sur la participation la difficulté fut de trouver des bons mots et un ton « juste » d'autant qu'elles eurent des difficultés à anticiper ce qui pouvait « faire mal », jugé trop critique ou encore mal ajusté. Rétrospectivement elles se demandent si, au vu des aller et retour successifs des notes écrites collectives, l'écriture ne risque pas de s'éteindre et de perdre sa puissance analytique et critique en devenant plus consensuelle et en évitant les

sujets qui fâchent trop¹³. Le jeu en vaut-il la chandelle ? Jusqu'où faut-il aller dans la collaboration ? Inversement accepter l'attachement avec certains acteurs c'est peut-être aussi renoncer à leur dévoiler, de loin et souvent par l'écrit, ce qui ne leur apparaîtrait naturellement pas et donc peut-être renoncer à une posture « trop » critique. Dans le cas de cet article, son écriture emprunte le chemin de la co-production en tentant d'exposer de manière narrative les points de vue de chacun. D'autres méthodes d'écriture méritent d'être investiguées.

C. La question de l'engagement : le « vous et nous » revisité

Pour les chercheuses, la question de l'engagement se situe en amont et en aval de la recherche. Le choix de l'objet ne se fait pas par hasard mais traduit autant des intérêts scientifiques que citoyens. Il se fait aussi par le choix de la méthode. Contrairement à ce que Periferia dit de l'observation, les chercheuses la pensent engageante d'une part parce qu'elle porte son regard sur le micro-social, les situations quotidiennes, le banal et les activités des acteurs souvent bien plus parlés que parlants ; d'autre part parce qu'elle investigate pratiquement les décalages entre les discours des acteurs bien souvent absents des scènes observées mais qui pourtant ont un pouvoir énorme sur elles. L'observation en quelque sorte ne s'en laisse pas compter et brise la « hiérarchie de la crédibilité » (Becker, 2002, p. 153). L'engagement se fait encore par le type d'attachement et d'alliance avec certains acteurs, ici associatifs, plutôt qu'avec d'autres (Callon, 1999, p. 73). Il se fait enfin en aval dans les choix des modalités de diffusion et des modes de publicisation. Si cet engagement suppose une certaine forme de proximité avec le terrain, un pied dans une réalité qu'on peut difficilement percevoir autrement, une « dédramatisation » de certaines choses ou, au contraire, une dramatisation d'autres, à leurs yeux, il ne signe pas pour autant ni l'abandon de l'analyse ni la revendication de la spécificité de la posture du chercheur.

Pour Periferia il est important que la chercheuse impliquée sur le terrain ne soit pas dans une position complètement extérieure et que, même si celle-ci a un rôle tout à fait différent des membres de l'équipe, elle prenne part au dispositif. (Ce fut d'ailleurs chose faite au travers de certaines « tâches » d'animation incombant à la jeune chercheuse et de la constitution du groupe de travail.) Si l'association reconnaît la spécificité de la posture du chercheur comme quasi « membre de l'équipe » (Goffman, 1973) lequel, en s'attachant, fait le pari de la proximité en même temps qu'il continue « son travail », elle pense néanmoins que cette alliance acteur/chercheuses a empêché le groupe de travail, de se positionner davantage comme une force de pression politique. Ce qu'il a gagné en réflexivité il l'a perdu en combativité.

D. Des définitions de la situation différentes

In fine et de manière somme toute assez triviale, chacun perçoit ce qui s'est passé de manière différente en fonction de la position occupée non seulement dans le groupe mais aussi et surtout dans le champ professionnel de chacun (Thomas, 1923 in Goffman, 1973, p.11). Les contraintes et les objectifs des uns ne sont pas ceux des autres. Ainsi si pour les chercheuses évoquer les contraintes extérieures avec lesquelles l'association est confrontée est non seulement indispensable parce que c'est ce qu'elles ont vu et que Periferia le constate aussi mais aussi parce que cette analyse peut aider l'association à se renforcer auprès des acteurs

¹³ Comme celui de la mauvaise foi et de la susceptibilité partagées.

puissants et extérieurs au groupe. Pour Periferia cette exposition est jugée peu constructive et peu efficace par rapport à ces mêmes acteurs. Pour les chercheuses ce souci « protecteur » de Periferia à l'égard du commanditaire révèle sa nécessité de ne pas se « brûler ». A cet égard la réaction de l'association à la note ne leur paraît pas nécessairement compréhensible. En pointant les difficultés et les incertitudes compte tenu des fortes contraintes externes auxquelles cette dernière est confrontée, les chercheuses questionnent de manière critique la position du commanditaire. Indirectement l'analyse qu'elles font des contraintes qui, hors de la scène participative, la conditionnent malgré tout fortement est également, à leurs yeux, un moyen que peut utiliser Periferia pour renforcer sa position et pour laisser plus de place à la participation annoncée. Elles jugent aussi ses réticences à évoquer des éléments qui ne fonctionnent pas bien dans le dispositif, et dont elle n'est en rien responsable comme l'indice de la crainte qu'ils ne desservent son image.

Periferia ne l'entend pas de cette oreille. Si elle est d'accord en coulisse avec ces interprétations elle ne tient pas à les voir exposées en public estimant qu'il s'agit de préserver des rapports de confiance entre elle et le commanditaire. C'est une « question de confiance et de confidentialité » laquelle d'ailleurs précise Periferia, ne vaut pas que pour le commanditaire mais aussi par exemple pour les scènes qui la lient aux chercheuses. A posteriori l'association craint d'être considérée par les chercheuses soit comme un censeur, soit comme trop complaisante soit enfin comme un acteur particulièrement peu réflexif. Par ailleurs les deux acteurs en présence ne jugent pas non plus également la nature des corrections apportées à la note par Periferia, celle-ci les jugeant essentielles parce que peu soucieuses de son point de vue, les chercheuses, plus secondaires, s'étonnant que ce que pointe Periferia puisse être l'objet de conflit.

S'il fallait y insister, cette analyse souligne deux définitions de la situation bien différentes : d'une part celle d'un acteur de terrain attaché contractuellement à un commanditaire et moralement, parce qu'engagé, auprès des citoyens, qui essaie de faire avancer sa conception de la participation en s'appuyant sur des ressources universitaires capables à la fois de recueillir et de traiter rapidement des informations (c'est son core business), de mettre la main à la pâte quand il le faut (distribuer des tracts, tenir un stand) et d'organiser avec elle mais en son nom propre (pour des raisons tactiques) un groupe de travail qui, par son existence et l'élargissement d'acteurs qu'il propose est davantage en mesure de faire entendre sa voix sur le développement urbain et sur la participation et ainsi de faire pression sur des acteurs moins convaincus. De l'autre un groupe de chercheuses qui essaie de comprendre les nouvelles alliances entre des référentiels de durabilité et de participation et leurs effets sur les acteurs concernés de « l'intérieur » via un attachement avec un acteur associatif et une méthode qui lui paraît le permettre au mieux : l'observation. Sa seule contrainte professionnelle étant que la recherche donne lieu à des résultats intéressants, sa contrainte morale : que cet attachement soit une plus-value pour les deux acteurs (Hughes, 1996, p. 267). L'article montre que ce n'est pas aussi simple ne serait-ce que parce que la notion de plus-value est investie de significations différentes.

Conclusion : du bénéfice de la mise à plat des tensions et de leur caractère fonctionnel

Cette petite histoire écrite à plusieurs mains raconte un échange de longue durée entre une association bruxelloise active et militante dans le domaine de la participation et un groupe de chercheuses actives dans la recherche sur ce même thème. Malgré les difficultés décrites ci-dessus, des arrangements locaux furent trouvés qui permirent au groupe et à cet article d'exister chacun trouvant visiblement assez dans l'échange pour le maintenir au prix de

certaines compromis de part et d'autre. La mise à plat des tensions a permis aussi de pointer ce qui a sans doute manqué dans le processus de collaboration : la restitution formelle des analyses faites par les chercheurs auprès de l'association, un plus grand effort de réappropriation et de réflexivité de l'association laquelle note que ce travail de transfert s'est mieux passé lors des séminaires organisés par le groupe de travail parce que les médiums utilisés étaient différents, parce que le groupe réunissant d'autres acteurs permettait la triangulation ou encore parce qu'il y était moins question de participation sur Tivoli. La collaboration, si elle ne s'est pas fait au hasard, ne fut pas programmée et encore moins formalisée. Si ce texte ne prétend à aucune ambition prescriptive il insiste néanmoins sur l'importance à déterminer plus précisément les termes de l'échange entre acteurs et chercheurs et d'y revenir souvent, ceux-ci étant instables et liés, on l'a vu, à des contraintes extérieures. Cette formalisation à plusieurs temps, passe par un retour constant sur les attentes des uns et des autres et sur les modalités et les limites de la collaboration. Elle passe aussi par une objectivation et une compréhension des moments de frottement.

Un autre point mérite l'attention. Peut-être l'écrit-on pour se rassurer mais, au-delà des oublis, susceptibilités, erreurs, bricolages en tout genre, et en admettant que les termes de l'échange auraient dû être mieux discutés, ce type de frottements n'aurait-il quand même pas eu lieu ? Plus, est-il si dysfonctionnel que ça ? N'est-il pas au cœur même de la collaboration ? Dans un dispositif d'action et de recherche, des acteurs, chercheurs et association, ont décidé de tenter le rapprochement ce qui implique des décentrement, des prises de risque, des inconforts voire des inquiétudes pouvant naître par exemple de l'association formelle avec des chercheurs qui critiquent en public l'action d'un commanditaire ou des difficultés à être compris des acteurs de terrain, que cela soit hésitant et instable ne paraît pas complètement absurde tant il signe aussi les spécificités des uns et des autres. Plus loin, on peut se demander si ce ne sont pas ces non-dits qui ont permis à la collaboration de se poursuivre en s'ouvrant à d'autres acteurs ou encore en organisant des activités.

Dernier point de conclusion, dans ce texte les catégories proposées par les organisateurs du colloque, acteurs et chercheurs ont été reprises telles quelles. Tout ce qui précède soutient la construction de ces catégories, pourtant, à l'analyse, elles paraissent incapables ou à tout le moins insuffisantes à en appréhender les contours et les contenus. Ainsi elles peinent à montrer qu'à l'intérieur de chacune d'entre elles des sensibilités différentes apparaissent : certaines chercheuses sont plus sensibles aux alliances, d'autres les craignent davantage. De même les associations sont plus ou moins prêtes ou aguerries à la collaboration et en attendent plus ou moins. Par ailleurs ces deux catégories marquent aussi une frontière sans doute plus poreuse qu'à la première impression et prennent acte d'une différence substantielle entre les uns et les autres, refusant aux premiers la dénomination d'acteurs, comme s'ils ne participaient pas au jeu des acteurs et aux situations qu'ils décrivent et aux seconds, en mobilisant leurs savoirs, y compris sociologiques, d'agir en chercheurs.

Bibliographie

- H. Becker, 2002, *Les ficelles du métier*, Paris, la Découverte.
- M. Callon, 1999, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégagé : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *Sociologie du travail*, 1999, 41, pp.65-78.
- L. Curado, 2013, *La montée de la notion de durabilité dans les politiques urbaines à Bruxelles et sa mise à l'épreuve dans le projet de quartier durable « Tivoli » à Laeken*, Bruxelles, Université Saint-Louis.
- L. Damay, F. Delmotte, 2010, « New Town Planning Instruments: Participation or Governance ? The Case of Brussels through the 'Botanique Structure Plan' », *Planning Perspectives*, Vol. 25, N° 2, April 2010, p. 171-191.
- D. Fassin, A. Bensa, 2008, *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte.
- E. Goffman, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne. T1 : La présentation de soi*, Paris, Ed. de Minuit.
- E.C. Hughes, 1996, « La place du terrain dans les sciences sociales », In E.C. Hughes, 1996, *Le regard sociologique*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes études en sciences sociales, pp. 267-279.
- C. Schaut, 2003, « Une participation sur Ordonnance : le cas des conseils consultatifs des locataires en Région de Bruxelles-Capitale », *Espaces et Sociétés*, n° 112, pp. 41-58.